

La maison où je logeais à Leyde avait été jadis habitée par Jan Steen, le grand Jan Steen, que je regarde comme aussi grand que Raphaël. C'était aussi comme peintre religieux que Jan Steen n'était pas moins grand, et c'est ce qu'on verra bien clairement un jour, quand la religion de la tristesse aura disparu, que la religion de la joie arrachera le crêpe lugubre qui couvre les roses de cette terre, et que les rossignols pourront faire éclater leurs ravissements longtemps dissimulés.

Mais aucun rossignol ne chantera avec autant d'éclat et de bonheur que Jan Steen peignait. Personne n'a senti aussi profondément que lui qu'il doit toujours y avoir une éternelle fête de Kirmesse sur cette terre. Il comprit que notre vie n'est qu'un baiser de Dieu, et il savait que le Saint-Esprit se révèle de la manière la plus sublime dans la lumière et dans le rire.

Son œil riait dans la lumière, et la lumière se mirait dans son œil riant.

Et Jan demeura toujours un enfant bon, naïf et aimable. Quand le vieil et sévère prédicateur de Leyde

s'établissait auprès de lui devant son foyer et lui faisait un long sermon sur sa vie gaillarde, sur ses habitudes joyeuses et antichrétiennes, sur son ivrognerie, sur le désordre de son ménage et sa jovialité endurcie, Jan l'écoutait tranquillement pendant des heures entières, ne trahissant pas la moindre contrariété de ce long prêche de pénitence, et il ne l'interrompt qu'une seule fois par ces mots : — Oui, *domine*; mais la lumière frapperait bien mieux de cette façon. Je vous en prie, *domine*, tournez un peu votre siège devant la cheminée, afin que la flamme éclaire de son reflet rouge tout votre visage, pendant que le reste du corps demeurera dans l'ombre...

Le *domine* se leva furieux et s'en alla. Mais Jan saisit tout de suite sa palette, et peignit le vieux et sévère prédicateur tout à fait dans l'attitude sermoneuse qu'il avait eue, servant de modèle sans s'en douter. Ce portrait est admirable : il était suspendu dans ma chambre à coucher à Leyde.

Ayant vu en Hollande tant de tableaux de Jan Steen, c'est pour moi comme si je connaissais toute la vie de cet homme. Oui, je connais toute sa parenté, sa femme, ses enfants, sa mère, tous ses cousins, ses ennemis intimes et tout son entourage; je les connais tous chacun par leur figure. Toutes ces têtes nous saluent dans les tableaux de Jan Steen, et la collection complète de ses œuvres serait la biographie du peintre. Il y a souvent divulgué d'un seul coup de pinceau les secrets les plus

profonds de son âme. Ainsi je crois que sa femme lui a fait de fréquents reproches sur ses nombreuses rasades; car dans le tableau qui représente le repas de la fête des rois, et où Jan est à table avec toute sa famille, nous voyons sa femme, tenant à la main la cruche au large ventre, et ses yeux étincellent comme ceux d'une bacchante. Mais je suis convaincu que la brave femme n'a jamais trop bu, et que le coquin a voulu nous faire croire que ce n'était pas lui, mais bien sa femme qui aimait le vin; aussi a-t-il dans ce tableau la mine encore plus gaie qu'à l'ordinaire. Il est heureux; il est assis au milieu des siens, son jeune fils est roi de la fève, et porte une couronne d'oripeau; la grand'mère, dont les vieilles rides grimacent la joie la plus radieuse, tient dans ses bras son dernier petit-fils; les musiciens jouent leurs plus grotesques mélodies, et, par le malin pinceau du mari, la prudente ménagère à la moue économe est accusée, auprès de la postérité, de s'être grisée.

Que de fois j'ai pu, dans ma chambre à Leyde, me reporter en pensée pendant des heures entières au milieu de ces scènes domestiques dont l'excellent Jan fut acteur, ou qu'il endura dans les mêmes lieux. Je crus plus d'une fois le voir lui-même assis à son chevalet, saisir de temps à autre la grande cruche à anses, réfléchir et puis boire, puis boire sans réfléchir. Ce n'était pas là un triste revenant du moyen âge, mais bien un moderne et brillant esprit de joie qui, après sa mort, visite encore son ancien atelier pour y peindre de joviales

figures, et pour y boire. Nos descendants ne verront plus que des fantômes de cette espèce, en plein jour, pendant que le soleil perce les vitres brillantes, et que du haut des tours, ce ne seront plus de sombres et tristes cloches, mais d'éclatantes et joyeuses trompettes qui
* annonceront l'heure du diner.

Mais le souvenir de Jan Steen fut le meilleur ou plutôt le seul bon côté de mon logement à Leyde. Sans ce charme tout idéal, je n'y aurais pas tenu pendant dix jours. L'extérieur de la maison était malheureux, pitoyable et maussade, tout à fait contraire aux habitudes hollandaises. Cette habitation noire et tout ébréchée était plantée tout près de l'eau, et quand on passait de l'autre côté du canal, on croyait voir une vieille sorcière se regarder dans un miroir magique. Sur le toit, se tenaient toujours quelques cigognes, comme sur tous les toits hollandais. Près de moi logeait la vache dont je buvais le lait le matin, et sous ma fenêtre était un poulailler. Mes voisines emplumées pondaient de bons œufs; mais comme il me fallait toujours entendre, avant qu'elles les missent au jour, un long caquetage qui était comme l'ennuyeuse préface de ces œufs, cela me gâtait passablement le plaisir que j'avais à les manger. Au nombre des désagréments particuliers à ma demeure, je comptais surtout deux incommodités fâcheuses: l'une était un raclement de violon dont on affligeait mes oreilles pendant le jour, et l'autre les ré-

veils fréquents dans la nuit quand mon hôtesse persécutait son pauvre époux de sa bizarre jalousie.

Quiconque désirait connaître les situations respectives de mon hôte et de madame mon hôtesse, n'avait qu'à les entendre tous deux quand ils faisaient de la musique. Le mari jouait le violoncelle, et la femme la viole d'amour; mais elle n'observait pas le mouvement, précédait toujours son mari d'une ou deux mesures, et arrachait de son malheureux instrument les sons les plus maigres et les plus criards. Quand le violoncelle grognait, et que la viole glapissait, on croyait entendre la dispute d'un couple conjugal, et puis la femme continuait à jouer encore longtemps après que son mari avait fini, comme si elle eût voulu avoir le dernier mot. C'était une femme grande, mais très-décharnée, rien que la peau et les os, avec une bouche où pendillaient quelques fausses dents, un front écrasé, presque pas de menton, et un nez d'autant plus long, dont la pointe s'inclinait comme celle d'un bec, et dont elle semblait quelquefois, quand elle jouait du violon, se servir en guise de sourdine.

Mon hôte était âgé d'environ cinquante ans, avait les jambes fort grêles, une figure pâle et creuse, et de tout petits yeux verts avec lesquels il clignotait continuellement comme une sentinelle qui a le soleil en face. Il était bandagiste de son métier, et anabaptiste de religion; il lisait très-assidûment la Bible. Cette lecture le

suivait dans ses rêves nocturnes, et le matin, en prenant le café, il clignotait avec ses petits yeux, et racontait à sa femme comment il avait été favorisé, comment les plus saints personnages l'avaient honoré de leur entretien, comme quoi il s'était même trouvé en sainte société de sa majesté le Très-Haut, et comment toutes les femmes de l'Ancien Testament l'avaient traité avec les attentions les plus amicales et les plus délicates. Ce dernier point déplaisait à mon hôtesse, et elle manifesta souvent sa jalouse mauvaise humeur à propos du commerce nocturne de son mari avec les femmes de l'Ancien Testament. Si c'était encore, disait-elle, la chaste mère Marie, ou la vieille Marthe, et même passe encore pour la Madelaine, puisqu'elle s'est amendée...; mais la fréquentation nocturne des filles ivrognesses de Loth, de votre belle madame Judith, de cette coureuse de reine de Sabah, et autres femelles équivoques, cela ne se peut supporter. Mais rien n'égalait sa fureur, quand un matin son mari, dans le débordement bavard de sa béatitude, lui fit une peinture enthousiaste de la belle Esther, qui l'avait prié de l'assister à sa toilette, parce qu'elle voulait, par la puissance de ses attraits, gagner à la bonne cause le roi Ahasvérus. Ce fut en vain que le pauvre homme l'assura que M. Mardochée lui-même l'avait introduit auprès de sa belle pupille, que celle-ci était déjà à moitié habillée, qu'il n'avait fait que lui peigner ses longs cheveux noirs... Ce fut en vain! La femme irritée battit le pauvre homme avec ses propres bandages, lui

jeta du café bouillant à la figure, et l'aurait certainement tué, s'il ne lui eût promis, par les choses les plus saintes, de cesser tout commerce avec les femmes de l'Ancien Testament, et de ne plus fréquenter que des patriarches et des prophètes mâles.

La conséquence de ce mauvais traitement fut qu'à dater de ce jour, mynheer tut avec un soin inquiet les bonnes fortunes de ses songes. Il devint tout à fait un libertin biblique, un saint roué. Il m'avoua même qu'il avait eu en rêve l'audace de faire les propositions les plus immorales à la vertueuse Suzanne, et qu'enfin il avait eü l'insolence de se glisser dans le harem du roi Salomon, et de prendre le thé avec ses mille femmes.